

## Absence

---

► L'absence est « un n'être-pas-là », un mode d'être de la réalité-humaine par rapport aux lieux et places qu'elle a déterminé par sa présence. Seul ce qui existe consciemment peut être présent ou absent. La mort n'est pas une absence (EN, p. 324, p. 317).

► Dans l'EN, Sartre fixe lui-même les termes du problème : « J'ai rendez-vous avec Pierre à quatre heures. J'arrive en retard d'un quart d'heure : Pierre est toujours exact ; m'aura-t-il attendu. Je regarde la salle, les consommateurs, et je dis : "Il n'est pas là". Y a-t-il une intuition de l'absence de Pierre ou bien la négation n'intervient-elle qu'avec le jugement ? » (EN, p. 44, p. 43).

► Pour Sartre non seulement l'absence de Pierre se donne à l'intuition — ce qui peut paraître dénué de sens puisqu'il ne saurait y avoir, apparemment, intuition du rien — mais en outre le jugement négatif : Pierre n'est pas là, suppose le néant. En effet, le jugement : « Pierre n'est pas là » repose sur la saisie intuitive d'une double néantisation. Car chercher Pierre du regard dans le café implique une première néantisation qui est donnée à l'intuition dans l'évanouissement successif de toutes les formes perçues qui *ne sont pas* Pierre, et qui se constituent en fond. Cette recherche comprend en outre une seconde néantisation : celle de Pierre en tant que « forme-néant qui glisse comme un rien à la surface du fond ». Sartre s'oppose ainsi à Bergson et à l'idée, développée notamment au chapitre IV de *L'Évolution créatrice*, selon laquelle Monsieur Jourdain feuilletant un livre de sa bibliothèque ne verra jamais une absence de vers mais de la prose ou, inversement, des vers et non une absence de prose.

## Absurde

---

► Caractérise ce qui est dépourvu de sens. Ainsi la liberté est dite absurde en tant qu'elle est choix sans possibilité de ne pas choisir et par-delà toutes les raisons (EN, p. 535-6, p. 524-525).

► L'existence dans son déroulement ne saurait être absurde. Toujours en avant d'elle-même sous la forme d'un projet, toujours en attente et en attente d'attente, « la réalité humaine est signifiante ». Cependant, en tant qu'elle interrompt le cours de notre existence, la réalisation

de nos projets et nos attentes, la mort possède un caractère absurde : elle n'est jamais ce qui donne sens à la vie mais, au contraire, ce qui lui ôte par principe toute signification (EN, p. 595, p. 582, p. 597, p. 583 ; CPM, p. 432).

▮ L'absurde n'est pas un concept majeur de la pensée sartrienne, et il ne faut pas confondre la contingence de l'existence et l'affirmation de son absurdité. L'absurde, comme on le sait, est au cœur de l'œuvre d'Albert Camus et notamment de son essai *Le Mythe de Sisyphe* (1942). On peut ainsi remarquer que, dans son article de 1943 sur *L'Étranger*, Sartre conjugue éloge littéraire et critique philosophique : l'absurde relève d'un postulat analytique qui réduit le temps à une succession d'instant, ignore artificiellement la transcendance et, du même coup, la signification des conduites humaines (SI, p. 121 sq. ; IF1, p. 141).

## Acte ontologique

---

▮ « Cet acte perpétuel par quoi l'en-soi se dégrade en présence à soi, nous l'appellerons acte ontologique » (EN, p. 117, p. 115).

▮ L'acte ontologique désigne le surgissement du pour-soi à partir de l'en-soi. Dans la mesure où le pour-soi surgit en tant que présence à soi, il est séparé de lui-même par un néant, et cet acte ontologique ne peut être qu'un acte néantisant ou néantisation première.

▮ Sartre décrit l'acte ontologique comme un « événement absolu qui vient à l'être par l'être », dont l'explicitation relève de la métaphysique et qui renvoie à l'effort d'un en-soi pour se fonder. En d'autres termes, l'acte ontologique ou décompression d'être correspond « à une tentative de l'être pour lever la contingence de son être » (EN, p. 122, p. 120).

## Action

---

▮ L'action est la réalisation intentionnelle d'un projet conscient. Aussi, inintentionnelle, une maladresse n'est-elle pas une action. Cependant, comme Sartre ne cesse de le rappeler, « les conséquences de nos actes finissent toujours par nous échapper puisque toute entreprise concertée,

dès qu'elle est réalisée, entre en relation avec l'univers entier et que cette multiplicité infinie de rapports dépasse notre entendement » (EN, p. 487, p. 477 ; CRDI, p. 48).

▮ La quatrième partie de l'EN montre que le désir de faire, lorsqu'il n'est pas immédiatement réductible au désir d'être (se parer pour être beau, écrire un livre pour être écrivain), peut être ramené au désir d'avoir : je taille une canne dans une branche d'arbre pour *avoir* cette canne. De même, l'art, la science et le jeu sont des activités d'appropriations. Par exemple, le ski en tant que activité sportive (ludique) n'est pas de permettre un déplacement rapide mais une forme d'appropriation instrumentale de la neige à travers le glissement. Et le désir d'avoir est lui-même réductible au désir d'être (EN, p. 635 *sq.*, p. 621 *sq.*).

▮ Sartre dénonce, d'un point de vue éthique, toute subordination du faire à l'être, qu'il s'agisse de donner à boire pour être bon, d'agir courageusement pour être courageux ou encore, comme Jean Genêt, de faire « le mal pour être méchant ». Car ces actions ne sont que des *gestes*, c'est-à-dire « des actes qu'on accomplit pour être » et non pour faire (en visant une fin déterminée). Ce sont des caricatures d'actes authentiques qui relèvent d'un projet de mauvaise foi : « il s'agit de se conduire de telle sorte que [...] les Autres vous collent une étiquette objective qu'on intériorisera ensuite sous la forme d'élément de la *psyché* ou d'en-soi-pour-soi ». En outre, l'action ne doit pas viser un universel comme le bien ou la justice sous peine — à l'instar de Goetz dans *Le Diable et le bon dieu* — de tomber dans l'abstraction. Il en résulte que le seul projet authentique « est celui d'agir sur une situation concrète et de la modifier dans un certain sens ». Dans la CRD, le concept d'action est réélaboré d'un point de vue matérialiste et dialectique sous le terme de *praxis* (CPM, p. 11, p. 491 ; SG, p. 88 ; TdS, p. 95, p. 129).

## Aliénation

---

▮ En partant de l'étymologie latine (du latin *alius* : autre), on peut définir l'aliénation comme le devenir autre ou étranger à soi-même de l'être humain ou de ses actions en tant qu'elles se retournent contre lui de sorte qu'il se reconnaît et ne se reconnaît pas en elles (CRD, p. 336 ; CPM, p. 396, p. 484).

▮ On peut distinguer dans l'œuvre de Sartre deux conceptions, que l'on peut tenir pour complémentaires, de l'aliénation : une conception phénoménologique et une conception matérialiste et dialectique. Dans l'EN, Sartre recourt au concept d'aliénation pour décrire ce devenir étranger à soi-même que constitue l'être-pour-autrui qui n'est pas une simple représentation mais une objectivation de mon être, que j'éprouve dans la honte ou la fierté, sous le regard d'autrui. Ainsi, dans *Les Mains sales*, Hugo est pour les militants du parti un agent à la solde de l'ennemi et, à la fin de la pièce, il se reconnaît et se déclare lui-même « irrécupérable ». La CRD développe une conception matérialiste de l'aliénation en tant qu'avatar de la *praxis* individuelle et de la *praxis* commune. De ce point de vue, le pratico-inerte est une forme fondamentale de l'aliénation de même que la sérialisation en tant que danger permanent pour le groupe le plus vivant et le plus uni de retourner à la série dont il est sorti. Mais si nous remontons aux sources premières de l'aliénation, il apparaît que celles-ci résident dans la matière dont l'inertie retourne contre chacun la force de travail des autres (contre-finalité), et dont la rareté transforme chaque homme en Autre (contre-homme). Ainsi, c'est dans « le rapport concret et synthétique de l'agent à l'Autre par la médiation de la chose et à la chose par la médiation de l'Autre que nous pourrions trouver les fondements de toute aliénation possible ». (EN, p. 309, p. 302 ; CRDI, p. 181, p. 262-3, p. 336 note 1).

▮ L'élaboration sartrienne du concept d'aliénation s'inscrit dans une histoire de la philosophie dominée par les figures de Hegel et de Marx. Dans l'œuvre de Hegel, l'aliénation se dit soit *Entäusserung* soit *Entfremdung*. *Entäusserung* désigne l'action de se dessaisir (*Ent*) de quelque chose en le rendant extérieur (*äusserung*) à soi ; *Entfremdung* désigne de même l'action de se dessaisir (*Ent*) en le rendant étranger (*fremdung*) à soi. Ainsi l'aliénation d'une chose lors d'une vente par exemple, dans la mesure où elle laisse la chose subsister telle quelle, est une *Entäusserung* alors que la réalisation ou l'objectivation d'une idée dans une œuvre mondaine, parce qu'elle modifie son contenu est une *Entfremdung*<sup>1</sup>. Sartre, pour sa part, critique l'assimilation de l'objectivation à une aliénation en soulignant que toute objectivation n'implique pas nécessairement l'aliénation. Considérée en elle-même,

---

1. B. Bourgeois, *Le Vocabulaire de Hegel*, Paris, Ellipses, 2000.

l'objectivation désigne la simple extériorisation (*Entäußerung*) de l'homme dans l'univers. Elle correspond plutôt à un épanouissement et permet à l'homme de se contempler lui-même dans ce qu'il a créé. L'aliénation, en revanche, implique que l'extériorisation se retourne contre l'homme et devienne une force ennemie. Sartre rejoint ainsi le Marx des *Manuscrits de 44* qui assimile l'aliénation à une dépossession et une domination du créateur par sa créature. En régime capitaliste, le travail ne permet pas à l'homme de s'accomplir mais devient au contraire une activité inhumaine qui se retourne contre l'homme, qui le domine et le détruit physiquement et intellectuellement. En outre, opposant Marx aux marxistes, Sartre souligne que l'assimilation par Marx de l'aliénation à une réification ne signifie pas que l'homme soit transformé en chose mais que l'homme est condamné à vivre humainement la condition des choses matérielles. Aussi Sartre reproche-t-il aux marxistes d'avoir oublié que pour Marx l'homme aliéné, mystifié, réifié, etc., n'en reste pas moins un homme et qu'il faut partir de sa libre *praxis* pour comprendre véritablement comment celle-ci peut s'aliéner. Cependant, à la différence de Marx, la CRD (comme les CPM) entend ressaisir l'aliénation — « aliénation par récurrence » — avant tout rapport d'exploitation dans la relation de la *praxis* à la matérialité (QM, p. 20-21, p. 144 note 1 ; CRDI, p. 274, CPM, p. 485).

## Amour

---

▮ L'amour est une conduite vis-à-vis d'autrui. De ce point de vue, aimer et vouloir aimer ne sont qu'un : « aimer ce n'est jamais tout à fait aimer puisque c'est vouloir aimer, et vouloir aimer ce n'est jamais pur vouloir, puisque c'est aimer malgré soi, se faire déborder par son amour » (CPM, p. 493).

▮ Avant d'être un sentiment ou un état psychique constitué par une conscience réflexive (impure), l'amour est une conduite, mieux : une entreprise dont l'EN s'attache à établir la finalité et les modalités spécifiques afin d'en dégager l'essence et l'inévitable échec. Dans cette perspective, il faut repartir de l'aspiration fondamentale du pour-soi à lever la contingence de son être ainsi que du rapport originel du pour-soi à autrui sous le regard duquel le pour-soi est objet. Ainsi,

lorsque l'amant exige d'être aimé, il se fait objet fascinant dans lequel la liberté de l'aimé accepte de se perdre (la séduction) ; il s'efforce de s'emparer de la liberté d'autrui de telle sorte qu'autrui du fond de sa liberté l'appelle et fonde son existence (EN, p. 415, p. 406).

▮ Doit-on en conclure que, pour Sartre, l'amour est vain et qu'il n'y a pas d'amour heureux ? Ce serait oublier cet amour, en l'occurrence maternel, qui fait si cruellement défaut au jeune Gustave et sans lequel la vie de l'enfant sombre dans le non-sens. L'amour est alors une bienheureuse illusion qui dissimule à l'enfant la contingence de son existence en lui donnant « mandat de vivre » : « Il faut se tromper d'abord, se croire mandaté, confondre but et raison dans l'unité de l'amour maternel. » N'oublions pas, en outre, que l'EN décrit « l'Enfer des passions » avant toute conversion. Or, de même que le choix de l'authenticité est toujours possible, de même d'autres relations amoureuses sont possibles. C'est ce qu'explorent les CPM : aimer authentiquement, écrit Sartre, c'est « dévoiler l'être-au-milieu-du-monde de l'Autre, assumer ce dévoilement et partant cet Être dans l'absolu ; s'en *réjouir* sans chercher à se l'approprier ; le mettre à l'abri dans ma liberté et le dépasser seulement dans la direction des fins de l'Autre » (IF, p. 140-3 ; CPM, p. 523-4).

## *Analogon*

---

▮ Terme grec auquel Sartre recourt dans *L'Imaginaire* pour décrire, dans le prolongement des recherches phénoménologiques de Husserl, la manière dont la conscience imageante vise son objet irréel à partir d'une matière figurative ou *analogon*.

▮ À la différence de la pure conscience de signe qui vise son objet à vide, la conscience qui imagine requiert une matière qui lui permet de donner un contenu intuitif à sa visée. Ainsi le remplissement de l'intuition est possible grâce à un *analogon*, c'est-à-dire à un support matériel qui *ressemble* à l'objet visé.

▮ On peut comprendre la nature et le rôle de l'*analogon* dans la conscience imageante en étudiant la manière dont on contemple une œuvre picturale. Soit la gravure de Dürer : « Le chevalier, la mort et le

diabole. » Dans ce cas, ce sont les différents traits sur le papier qui, à titre de représentant analogique, permettent au spectateur non pas de percevoir mais d'imaginer un chevalier, la mort et le diable. Ainsi, lorsque l'image est dite mentale, il y a (il doit y avoir) de même une matière qui permet à la conscience d'imaginer. Dans la deuxième partie de *L'Imaginaire*, intitulée : « Nature de l'*analogon* dans l'image mentale », Sartre s'efforce de déterminer le contenu d'une telle matière : affectivité, kinesthèses, mots du langage (Iaire, p. 115 sq. ; *Ideen*, t. 1, § 111).

## Analyse/Synthèse

---

▮ Analyse : décomposition d'un tout en ses éléments constitutifs ; synthèse : recombinaison du tout à partir de ses différents *moments*. La réflexion sartrienne sur l'analyse et la synthèse trouve son achèvement dans la méthode dite « régressive-progressive et analytico-synthétique » (QM, p. 206).

▮ Même si l'IF reconnaît en lui la source de la mécanique classique, Sartre critique maintes fois l'esprit analytique — « charte intellectuelle de la bourgeoisie » sous l'Empire — et son ignorance des synthèses concrètes. Ainsi l'esprit analytique manque le singulier, et la personne est pour lui non une totalité (ou unité synthétique) mais une *somme* de traits universels : Pierre est courageux, économe, obstiné, etc. De manière analogue, un corps physique est pour lui une somme de molécules, et un corps social, une somme d'individus (IFI, p. 72 sq.).

▮ Les RQJ s'opposent à l'antisémite mais également au démocrate, piètre défenseur des juifs qui ne connaît « ni le Juif, ni l'Arabe, ni le nègre, ni le bourgeois, ni l'ouvrier : mais seulement l'homme, en tout temps, en tout lieu pareil à lui-même ». Pour Sartre, il faut au contraire considérer les phénomènes biologiques, psychiques et sociaux dans un esprit synthétique. Un juif est alors une synthèse vivante, « un ensemble indécomposable où le psychique et le physique, le social, le religieux et l'individuel s'interpénètrent ». De manière analogue, Marx abordait le coup d'État de Louis Bonaparte dans un esprit synthétique, « convaincu que les faits ne sont jamais des apparences isolées, que, s'ils se produisent ensemble, c'est toujours dans l'unité supérieure d'un tout » (RQJ, p. 77 ; QM, p. 36-7).

## Angoisse

---

▮ Ne confondons pas la peur et l'angoisse. J'ai peur de quelque chose qui me menace, d'un chien méchant, d'une arme, d'un homme en colère. L'angoisse au contraire ne se rapporte pas à un objet que je pourrais rencontrer dans le monde mais à mon être même, c'est-à-dire à ma liberté. Elle peut même être définie alors comme la conscience de ma liberté.

▮ Dans les CDG, alors qu'il a décidé de ne plus manger de pain, Sartre remarque : « ce n'est pas sans une petite angoisse que j'ai découvert une fois de plus hier matin que j'étais tout à fait libre de rompre le morceau de pain que la servante avait posé près de moi, et libre aussi d'en porter les morceaux à ma bouche. Rien au monde ne pouvait m'empêcher de le faire même pas moi ». De même l'angoisse sous la forme du vertige peut succéder à la peur du précipice, lorsque je prend conscience que « si rien ne me contraint à sauver ma vie, rien ne m'empêche de me précipiter dans l'abîme », que je suis absolument libre de vivre ou de mourir (CDG, p. 334 ; EN, p. 67, p. 67).

▮ La description sartrienne de l'angoisse se réfère à S. Kierkegaard et à son ouvrage *Le Concept d'angoisse* (1844), et surtout à Heidegger qui reconnaît à l'angoisse (*Angst*) une place éminente en tant que disposition dévoilant au *Dasein* son être-au-monde. Cependant, l'angoisse possède pour Sartre une signification ontologique spécifique : le devant-quoi de l'angoisse n'est pas le rien (*Nichts*) mais le non être absolu ou néant qui habite la réalité humaine et qui est au principe de sa liberté. Ainsi, c'est dans l'angoisse que la conscience saisit réflexivement son absolue liberté. On objectera peut-être que l'angoisse nous étreint rarement. Elle n'en est pas moins une disposition permanente qui relève de notre affectivité originelle mais que nous fuyons la plupart du temps en nous dissimulant notre liberté (SZ, § 40 ; EN, p. 64 sq., p. 64 sq.).

## Anthropologie

---

▮ Étude des structures fondamentales de la réalité-humaine. En 1966, Sartre déclare : « Je considère que le champ philosophique c'est l'homme, c'est-à-dire que tout autre problème ne peut être conçu que par rapport à l'homme » (SIX, p. 83 sq.).